

EDMOND JABÈS

**Un Étranger
avec,
sous le bras,
un livre
de petit format**

nrf

GALLIMARD



L'étranger te permet d'être toi-même, en faisant,
de toi, un étranger.



« Si " Je " est *vraiment* " Je " son emploi ne pourrait
être revendiqué que par un étranger. Pour être, enfin,
soi-même, le juif se devait d'être sans compromis.

« L'étranger de l'étranger », ai-je, une fois, écrit.

« Ce qui se distingue ne se ressemble pas.

« Seul ce qui s'ajuste, telle la clé à la serrure, se
ressemble. La réciproque affinité nous façonne. »

« Le clou a, pour image, le trou. Malin miroir. Le
trou, pour gage, le clou. »

« Ce qui est devant toi te renvoie à ton image; ce qui est derrière, à ton visage perdu. »



« La singularité est subversive. »

(Le Parcours)

Le nom autorise le *Je* mais ne le justifie pas.

Ma relation à autrui s'étage à l'infini; de bas en haut et jamais dans la distance – d'ici à là-bas.

Comme pour le dattier, de la racine à la palme, autrui faisant partie de moi-même.

Ce que tu nommes « distance » n'est que le temps d'une inspiration, d'une expiration.

Tout l'oxygène, indispensable à l'homme, est dans ses poumons.

Vide est l'espace de la vie.

D'un éclair, l'éternité fait un clou rubigineux, comme de la minute téméraire, elle fait un inutile marteau.

« Chaque geste est enveloppé de néant », disait-il.

L'image du monde est celle, intérieure, de Dieu.

Ô regard régénéré.

« Dans chaque pupille, il y a le rêve d'une première aurore.

« Jailli de la nuit, l'univers est, peut-être, de Dieu, le rêve réalisé », avait-il écrit.

« Tout regard – disait un sage – a un matin d'avance et un matin de retard sur le jour.

« Passé et futur se disputent une même image d'absence. »

Peut-on envisager autrui en faisant abstraction de l'autre?

Autrui est le miroir sans tain où l'autre se mire.

Une absence captive d'une absence captivée.

La mort est notre hôte, maîtresse des lieux.

Marqués de gravité et de respect sont, dans leur franchise, nos mutuels rapports que l'instant perturbe.

Ô vie, versatile invitée.

À toute vie sa voyelle, sa voilure; à la mort, ses cohésives consonnes.



« Nous fermons un œil afin – disque noir et central de la cible – de viser la mort mais sans jamais, hélas, faire mouche.

« Lasse de ne pas périr, un jour, la mort nous
fermera l'autre œil », disait un sage.

Et il ajoutait : « La mort est en nous, comme
elle est en Dieu; mais Dieu a, pour lui, l'éternité
et nous, l'usure de l'instant. »



« J'ai rêvé, disait-il, que j'avais – par quel
miracle? – eu accès à la correspondance, pour-
suivie depuis des millénaires, entre sables de
différents continents : jaune, roux, gris, blanc.

« Le sable jaune se référait au soleil.

« Le sable roux, au sang.

« Le sable gris, à la mort

et le sable blanc, au nom en blanc.

« Ô pages du premier livre. Le désert ne se
confie qu'au désert. »

Je vois un mot qui s'avance vers la mer. Ce
n'est pas le mot ciel, ni le mot terre; ce n'est
pas, non plus, le mot sel ou semence mais le
mot Rien, mais le mot Néant.

Et je me dis que, sel, graine, terre et ciel sont
dans ce vocable.



Bâtir à chaux et à sable.

Bâtir à chaud.



– Ma question n'est pas : « Qui es-tu? » mais :
« Que m'apportes-tu? »

– Ce que je t'apporte n'est autre que ce que
je suis, lui fut-il répondu.

À l'étranger, ne demande point son lieu de
naissance mais son lieu d'avenir.

Invisible Auschwitz, dans son horreur visible.
Rien n'est plus à voir qui n'ait été, déjà, vu.
Sérénité du mal.

« Combien, d'avoir commis tant d'erreurs,
Dieu doit-il être malheureux.

« Ses larmes sont, maintenant, mes larmes »,
écrivait un sage.

« L'homme – lui répondit-on – pleure pour
Dieu qui n'a plus de larmes, depuis que, de
chacune d'elles, Il a fait une étoile.

« La douleur est un ciel constellé. Toute la
nuit est en nous. »



Page du livre avec ses marges, demeure
convoitée.

Les mots s'y entassent, avec leurs torches en flammes, brandons d'alliance.

Qui, dans cet amas de poussière, distinguera, un jour, les mots, de leur support de papier?

Oiseaux. Fumée.

« Je n'ai de certitude qu'un cœur qui bat et qui, bientôt, ne battra plus », disait-il.

« Je n'ai pour certitude, ô pierre poreuse, que la brumeuse incertitude d'être », écrivait un sage.

Percé, le mystère. Demain est un voilier que le soleil dévoile.

La mâle puissance du monde est dans le mât.

Indifférente à sa fin, le solaire dénouement de sa brève existence n'inquiète pas la nuit.

Elle aura connu, un temps, la défaite, avant sa décisive victoire sur la lumière.

« Nous ne pouvons communiquer que par la parole mais, celle-ci, ne nous exprimant qu'en partie, notre relation à Dieu, comme à autrui, est toujours imparfaite.

« Dieu nous suit du regard, dit-on. Sans doute, parce qu'Il a renoncé à nous entendre.

« Dieu est mort de solitude, réservant à Sa créature un destin pareil au Sien », disait-il.

Et il ajoutait : « Est-ce Dieu qui a échoué dans Son ambition d'être le Verbe ou est-ce le verbe

qui, de n'avoir pas réussi à être Dieu, s'est résigné
à pactiser avec le Rien? »

Un livre. Déjà l'hiver d'un livre.
Le dévers d'une vie.

I

Tu es l'étranger. Et moi?
Je suis, pour toi, l'étranger. Et toi?
L'étoile, toujours, sera séparée de l'étoile; ce qui
les rapproche n'étant que leur volonté de briller
ensemble.

« Sais-tu – dit le Maître – à son disciple – pourquoi
nos livres de sagesse, comme ceux de prières, sont
de petit format?

– Parce qu'ils sont livres du secret et qu'un secret
ne se divulgue pas.

« Pudeur de l'âme.

« L'amour s'exprime à voix basse.

« Le livre de nos Maîtres est à la mesure de nos
mains, pour nous seuls, ouvertes. »

Le regard de Dieu a l'innocente indépendance de
toute naissance.

Perle ou bourgeon à fruits.

« Si aucun lieu n'est le mien, quel serait mon lieu véritable?

« Étant vivant, il faut bien que je sois, quelque part, présent? », disait un sage.

« Peut-être – lui répondit-on – le lieu véritable est-il dans l'absence de tout lieu?

« Le lieu, justement, de cette inacceptable absence? »

Et le sage dit : « Habitable infini. Pour ceux de ma race, havre de grâce. »

Nomade ou marin, toujours, entre l'étranger et l'étranger, il y a – mer ou désert – un espace délimité par le vertige auquel l'un et l'autre succombent.

Voyage dans le voyage.

Errance dans l'errance.

L'homme est, d'abord, dans l'homme, comme le noyau dans le fruit, ou le grain de sel dans l'océan.

Et, pourtant, il est le fruit. Et, pourtant, il est la mer.

« Il aurait fallu que le ciel soit en moi pour que ma parole, aujourd'hui, ait l'éclat d'un astre », disait-il.

Opacité de la douleur mais, cristallines, sont les larmes.

Périssable, avec le corps mortel, disparaît le livre du temps.

Une lecture en suspens embrase les quatre horizons.

Le monde périra de n'avoir pu s'intégrer à l'univers.

Exilé dans le divin Exil.

Et Dieu dit : « Je fus le lit de l'idylle. »
Et l'homme dit : « Tu fus le bras de l'exil. »
Et la terre dit : « Le lit est l'oubli de la source. »
Et le ciel dit : « Inaccessibles aux nuages, mes lointains horizons sont le salut. »
Et Dieu dit : « Le lit est-il à sec? »
Et l'homme dit : « Où m'abandonnes-tu? »
Et le sage scella le livre.

Intériorité du trait.
La vie rature la vie.
La mort est promise au soleil.

EDMOND JABÈS

**Un Étranger avec, sous le bras,
un livre de petit format**

Qu'est-ce qu'un Étranger ? Telle est la question posée dans ce livre.

Quelle responsabilité avons-nous envers lui ? Telle est la seconde question posée dans ce livre.

Mais ce livre n'est pas un essai.

Il est, au contraire, l'histoire d'une vie, dont on ne peut dire, avec certitude, où elle commence et où elle finit.

Longtemps, j'ai été habité par ce livre, avant de l'habiter à mon tour ; l'amenant, ainsi, à me lire là où, moi-même, je le lis.

Livre d'une essentielle rencontre qui m'a marqué au plus profond. Mais a-t-elle, seulement, eu lieu ?

Portrait, en quelque sorte, d'un Étranger dont j'ai perdu, un jour, la trace mais qui, bien qu'imaginaire, pourrait, sans que je le sache, être, aussi, le mien.

E. J.



9 782070 716029



89-IV

A71602

ISBN 2-07-071602-3

89 FF tc

Extrait de la publication